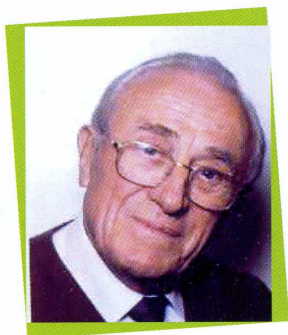


# “Quand Cernay se raconte”



## PREMIERE PARTIE de 1968 à 1970

### “LES LABOURS”

“De la révolution au renouveau”



## MAI 1968

En cette année et ce mois là, Cernay vit en paisible commune rurale de 518 habitants dont la majorité y est née et/ou s’y est mariée.

La mairie est alors placée depuis le 14 mars 1965 sous la responsabilité de Monsieur Robert Thibault, assisté de douze conseillers municipaux et d’une secrétaire ayant pris ses fonctions en septembre 1965, Micheline Baron, à laquelle nous devons ces premières précisions.

Construite entre 1886 et 1887, avec l’aide financière des Rothschild alors propriétaires de l’Abbaye, l’école de la rue des Vaux, avec à sa tête Madame Larue, accueille les élèves de cinq à sept ans, tandis que les plus âgés poursuivent leur progression en primaire à l’école de la rue des Moulins érigée en 1963 et que dirige M Trichereau. Au bureau de poste de la rue bien nommée “de la Poste” les usagers sont accueillis et servis par Denise Dablin, une vraie cernaysienne, marraine de l’une des cloches de l’église.

Le curé est un prêtre proche de la retraite, l’abbé Henri Verrain, à qui Cernay-la-Ville est redevable de quelques précieuses notices historiques ainsi que de “l’invention” (découverte) authentifiée en octobre de cette même année du “chef” de Saint Thibault (crâne). Monsieur et Madame Basile Van Hecke, chaque dimanche que Dieu fait et aux fêtes carillonnées, animent les offices à l’harmonium.

Traversé par la route “306”

(encore classée “nationale”) et par la départementale 24, le territoire communal compte : quatre fermes en activité (Bois Boisseau : Famille Koning-, Bout des prés : Famille Van Hecke-, Douairière, laquelle est dominée par les 70 mètres du récent château d’eau, les Charmes : Famille Joyeux), un boucher (M. Haudecoeur), un marchand de poissons et légumes (Famille Lionnet), une boulangère (Blanche Templier), trois épiceries, deux sur la “Grand’Place”, l’une où l’on trouve journaux et cachets d’aspirine “à la pièce” (sic) (Famille Masson), l’autre à l’enseigne de “L’Union Commerciale” (qui deviendra “Comod” puis “Petit Casino”), une troisième, route de Chevreuse (Madame Gilbert), une charcuterie (Famille Degas), une mercerie (Mme Mainfroy - aujourd’hui Mme Epivent), deux garagistes, un qui opère sous l’étiquette de Renault (François Matyja) et un autre sous celle de Citroën de puis le 1<sup>er</sup> avril 1968 (Jean-Claude Vallée également auteur de cette énumération), une pompe à essence attachée au bar tabac de Mr Caffin sur la “Grande Place”, un quincaillier, un cordonnier (“le père Rinzuck”), un “café de Bretagne” (actuelle “Chaumière”), un carrossier dans la vallée (Claude Bazoge), un menuisier (M. Cintra), deux entreprises de maçonnerie, (Messieurs Bredel et Van der Biest), et pour finir deux “brocantes”. Le patrimoine historique du village, outre l’église Saint Brice dont les parties les plus anciennes datent des XI et XII<sup>ème</sup> siècles et le clocher du XV<sup>ème</sup>, compte alors :



- un presbytère et une mairie ouverte en 1867,
- un lavoir couvert, lequel, désaffecté, sert de remise au matériel communal,
- un grand calvaire à la croix de bois et au Christ de fonte, un peu à l'abandon, érigé le 9 février 1896 au “carrefour des Pucelles”-dénomination populaire en référence à des potences qui n'auraient jamais servi
- une abbaye cistercienne du XII<sup>ème</sup> siècle (appelée Notre Dame des Vaux-de-Cernay), d'accès strictement privée. On trouve encore sur les rives de son étang, mais en fait sur la commune de Senlisse, un monument de 1897 en l'honneur du peintre paysagiste Léon Germain Pelouse (1838-1891), maître et fondateur de l'Ecole de Cernay.

En son flanc ouest dominant les Vaux, la commune offre également les plaies d'une carrière de sable ouverte au lieu dit “Le champ à la belette”.

Exemples de vie rurale et de convivialité, ses restaurants, (sept sur le plateau : l'Avenir, l'Auberge des Paysagistes, le Dahu, le Week-end, le Grand Courrier, le Cheval Blanc et deux dans la vallée : le Léopold et le Petit Moulin) sont courus aux week-ends par parisiens et proches banlieusards à la recherche d'air pur et de bonne chère.

A ceux-ci s'ajoutent un café bar tabac et le chalet des cascades.

L'ordre public et l'entretien de la voirie sont assurés par un garde champêtre, Auguste Pautrel, épaulé par Monsieur Jean Lemaguet (Père de Madame Le Bihanic). Outre les agriculteurs et un forestier (Raymond Martin), la population exerce ses activités professionnelles sur place, en tant que commerçant, artisan, ouvrier, employé, enseignant... Et tout le monde connaît tout le monde.

De ce tableau, un peu “inventaire”, il est possible de considérer que Cernay est alors un village paisible, équilibré

au plan des services et de l'emploi.

#### **Mai 68 donc...**

Les rumeurs des débordements révolutionnaires parisiens et le bruit des pavés qu'échangent les étudiants contre les grenades lacrymogènes des CRS et autres policiers arrivent très atténués même si, dans ce village aux déplacements extérieurs tributaires de la voiture, on s'inquiète des problèmes de ravitaillement en carburant.

Ici, malgré les grèves qui se généralisent, les cultivateurs “cultivent”, les éleveurs “élèvent”, (oui, il y a encore des vaches dans les prés et l'on vient le matin acheter son lait encore tiède de la traite au “Bois Boisseau” ou chez Jean Masson approvisionné par le “Bout des prés”), les commerçants “commercent”, les écoliers écoutent leurs institutrices et, les plus grands, ceux qu'envient les plus petits, préparent sérieusement “leur certificat d'études primaires.”

Par contre, selon le témoignage d'Etienne Van Hecke, qui a récemment pris la suite de ses parents à la ferme du Bout des prés, parisiens et banlieusards viennent se ravitailler en produits fermiers lait, beurre, oeufs, pommes de terre dont les difficultés d'approvisionnement se font sentir dans les villes. Puis tout rentrera dans l'ordre...

### **LE VIRAGE**

Mais avec l'exode rural, le vieillissement de la population, le village se dépeuple, s'endort et ses écoles risquent de fermer faute d'enfants en âge scolaire tandis que dans la galaxie parisienne les lotissements poussent comme des champignons.

La commune pense alors qu'il faut réagir et décide bientôt d'entrouvrir la porte “à la mode”, peut-être, mais également à une nécessité du moment, à savoir loger ceux que bientôt on va appeler les “rurbains”, “Franciliens”, et autres “néo-ruraux” : Ce sera, en 1969, le premier coup de

pioche pour un lotissement cernaysien au vocable à consonance rassurante et rurale le **“Hameau de Cernay”** puis en août 1970, les premiers emménagements.

Un programme semblant en appeler un autre, ce ballon d'essai est assez vite suivi de celui au vocable non moins attrayant des **“Cottages de Cernay”** dont les premiers occupants vont s'installer à l'automne 1971. Une demi-douzaine de familles passera l'hiver sur des placettes aux noms bucoliques de passereaux méconnus mais au milieu d'un océan de boue (la voirie n'est pas encore stabilisée) et vivront sur l'électricité et l'eau de chantier. L'entraide entre nouveaux habitants est alors de mise.

Avec, à sa tête, son nouveau maire, Monsieur Maurice Corin élu le 21 mars 1971, le Cernay moderne est né...

Cette modernité n'enchant pas vraiment la population traditionnelle qui ne voit pas sans regret disparaître sous le béton prairies et terres cultivables ni sans crainte arriver des citadins que l'on redoute “jeunes, bruyants, sûrs d'eux, voire arrogants”.

Un nouvel équilibre est souhaitable, la convivialité entre anciens et modernes va devoir s'instaurer. Si la municipalité se soucie déjà de ses administrés, en particulier des personnes âgées, des activités associatives sont en sommeil. Une harmonie (musique) a cessé d'exercer, les footballeurs cernaysiens jouent à Dampierre et les rugbymen à Chevreuse.

\*\*\*

*Bientôt des associations vont apparaître et donner une nouvelle vie au village en facilitant les échanges entre les habitants.*

*Après la saison des labours, viendra celle des semailles (à suivre dans les prochaines Brèves).*

Philippe **ROCHER**